

LA GAMME¹ DE MASSIF CENTRAL

Centre

Au départ, il y avait ce titre, MASSIF CENTRAL, qui détaché de son référent usuel – une montagne au milieu de la France –, semblait alors abriter un mystère : quel peut bien être ce centre autour duquel s’organise ce projet commun qu’est le théâtre ? Résolument ouverte, la question laisse s’installer un vide, celui inquiétant de l’incertain, du « peut-être que ça va rater », mais aussi la joie fébrile du chaos qui remet en mouvement les ordres établis et connus d’avance. Loin d’être évident, le centre est, dans MASSIF CENTRAL, enfoui sous des strates de temps, masqué par les plis des blocs rocaillieux qui forment les adultes que nous sommes devenus. Il devient une donnée volatile, sans cesse soumise à la discussion, la réorganisation puis la transformation, à l’image de cette montagne sur laquelle une pirogue échoue au début du spectacle ; une « montagne-cheval de Troie » dans laquelle les interprètes s’étaient cachés, puis qu’ils découvrent, déplacent, démontent et avec laquelle ils finissent par danser.

Dame blanche

De longues périodes de résidence ont rythmé la création de MASSIF CENTRAL : passer du temps ensemble dans des fermes, aller à la rencontre d’agriculteurs, apprendre toutes les étapes de la fabrication du cidre ; mais aussi, bricoler ensemble, improviser des morceaux de musique, se balader, aller se baigner dans un lac, observer des animaux et laisser tout ce vécu infuser dans la création du spectacle, se transformer en ce rien quasi imperceptible et si fragile que l’on appelle la complicité.

Dans le grenier de la maison dans laquelle l’équipe habitait lors de la résidence au Cube à Hérisson, vivait un couple de chouettes avec leurs jeunes enfants. Elles avaient le visage blanchi de ces femmes japonaises respectables qui se couvraient de poudre de riz pour donner à leur peau la pâleur convenable à leur rang. Ce masque blanc et interrogateur donnait à leurs apparitions un aspect théâtral, d’autant plus qu’elles ne sortaient de leur cachette qu’une fois la nuit tombée. Un soir, les membres de l’équipe avaient surpris une jeune chouette qui s’était aventurée pour la première fois hors du grenier et s’était postée sur le rebord de la fenêtre de la salle de bain. Elle les fixa de son air circonspect, puis détourna la tête, le regard dardé vers l’obscurité du jardin. Le lendemain matin, ils l’aperçurent quasiment enfouie dans le buisson qui faisait face à la maison. Les yeux mi-clos, elle semblait lutter avec difficulté contre le soleil. Inquiets, ils la regardaient s’enfoncer toujours plus profondément dans le buisson, sans savoir comment la secourir.

La nuit venait à peine de gagner le ciel quand ils virent leur jeune dame blanche sauter sur le buisson le plus proche, se redresser, puis, d’un coup d’aile sagace disparaître dans la forêt voisine. Elle s’était envolée.

Enfance

Imaginez une pièce qui ne serait qu’à vous, un endroit qui, dans l’architecture de votre personne, serait intimement reliée à l’enfance, aux mercredis après-midi passés à jouer en cachette, aux heures où l’on délire le monde. Ce serait une chambre où l’on bricolerait des instruments de

¹ En anglais, les notes de la gamme (do ré mi fa sol la si) sont indiquées par des lettres (C, D, E, F, G, A, B) qui forment les différentes entrées de ce texte.

musique, où l'on s'amuserait à partir de quelques bouts de bois, où l'on ferait fi des bruits du monde et où l'on chercherait à organiser les choses de manière à ce qu'elles nous soient ajustées. Une chambre peuplée de formes colorées qui serpentent, prennent des chemins de traverse, vous font faire un détour et vous amènent à des associations inattendues. Un atelier où des idées émergent qui, sans être forcément nouvelles, se proposent à vous pour la première fois.

Errer dans cette chambre des jeux et se permettre d'aller au-delà de ses propres intuitions ; balayer l'intention pour retrouver des intensités anonymes, qui nous habitent sans qu'on les ait auparavant soupçonnées.

Folie

« Le vrai charme des gens c'est le côté où ils perdent un peu les pédales, où ils ne savent plus très bien où ils en sont. Ça ne veut pas dire qu'ils s'écroulent ; au contraire, ce sont des gens qui ne s'écroulent pas. Mais si tu ne sais pas la petite racine ou le petit grain de la folie chez quelqu'un, tu ne peux pas l'aimer. [...] Le petit point de démence de quelqu'un, c'est la source de son charme. » (Gilles Deleuze, *Abécédaire*, « F comme Fidélité »).

MASSIF CENTRAL travaille ce petit point de démence, cet endroit où l'on arrête de fonctionner, où l'on part à la dérive et s'échappe de ce qui est défini comme normal ; cette part de nous-mêmes qui refuse d'abdiquer sa singularité, qui se livre pour rencontrer les autres autrement que selon les règles de la politesse. On pourrait lire MASSIF CENTRAL comme un voyage dans la tête de McCloud, ce personnage perché sur une pirogue au début du spectacle. On se promène dans son paysage intérieur, un paysage désaccordé : il y a des volcans qui fument, un lac, deux petites collines, différentes cartes, un tremblement de terre. On y voit les personnages qui peuplent son imaginaire. On se trouve avec lui dans son atelier. La folie qui baigne MASSIF CENTRAL perturbe les frontières ordinaires, celles qui organisent le monde entre le pathologique et le normal ; le conforme et le bizarre ; le connu et le « chelou ». Elle est cette donnée commune aux êtres humains dès lors qu'ils commencent à imaginer autre chose. Elle est cette alternative à notre angoisse de la « fin des civilisations », cette rêverie qui, contre toute vraisemblance, échafaude un monde à venir.

Grand

Et David ouvrit grand la bouche mais il ne parla pas.

Ou plutôt, il commença à parler mais ses paroles étaient gauches.

Il n'y arrivait pas.

Non pas qu'il y mettait de la mauvaise volonté ou ne s'adonnait pas avec suffisamment de cœur à la tâche, mais c'était soudain devenu très difficile, trop long, certainement inutile et idiot de mettre les choses dans l'ordre, de les rendre compréhensibles.

Dans son esprit, pourtant, une image restait claire : un individu, seul, face à une grande montagne.

En lui-même, c'était la déglingue : ses idées changeaient sans cesse de visage ; à peine en avait-il embrassé une qu'elle se dérobait, peut-être pour partir avec une autre.

...

Pris dans cette inextricable explication qui n'en est plus une, David s'enlise et essaye, encore et encore, de proférer une phrase, de trouver les bons termes, de nous dire quelque chose.

Et soudain, au milieu de ce gribouillis de gestes, de tics et de petits mots, voilà qu'un air joyeux éclaire le regard de David : devant une situation complexe, il ne peut s'empêcher de retrouver le sourire plein de malice qui barbouillait son visage d'enfant.

Artisans du Songe d'une nuit d'été

Dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, des artisans sont sommés par l'intendant du palais de créer et jouer un intermède théâtral pour les noces du duc et de la duchesse d'Athènes. Cette troupe d'acteurs amateurs se trouve confrontée à la nécessité de réaliser quelque chose qu'ils ne savent pas faire – du théâtre – et de bricoler des solutions aux problèmes inhérents à la représentation théâtrale : comment figurer un clair de lune, un mur avec une fente, un lion ? À rebours de tout effet et de toute illusion, le théâtre ridicule, naïf et sincère de ces artisans se construit au fur et à mesure sur le plateau, si bien que toutes les situations représentées deviennent réelles. C'est le fait même d'assumer une fragilité et une certaine absence de maîtrise qui produit l'humour et le décalage : on voit des personnes en train d'inventer et de vivre en direct la représentation. À l'image des artisans de Shakespeare, les interprètes de *MASSIF CENTRAL* ne sont pas des spécialistes et embrassent, avec l'enthousiasme des débutants, toutes les propositions qui se dessinent à vue sur le plateau. Découvrir un panneau, retirer une bâche, prendre soin d'une structure en bois, essayer de danser avec grâce, bricoler un instrument de musique, autant de petits défis qui, parce qu'ils sont relevés avec la meilleure volonté du monde, deviennent importants. À travers ces actions qui, de prime abord, paraissent dérisoires, se dessine une communauté humaine, constituée par la joie de proposer un petit quelque chose ensemble.

Bruit

MASSIF CENTRAL met en scène l'oubli du langage. Contrairement à *Champs d'Appel* – le précédent spectacle de *L'Accord Sensible*, où les deux interprètes étaient pris dans une quête frénétique, parfois vaine et souvent comique, du mot exact et de l'érudition – les cinq individus qui composent *MASSIF CENTRAL* parlent une langue bizarre, à la fois familière et étrangère, sensée et incongrue. Mâtiné de mots anglais, de bruits d'oiseaux, de sifflements rauques, traversé par des lignes mélodiques et parlé comme un babil enfantin, ce langage que l'on ne comprend parfois pas nous permet d'ouvrir une part oubliée en nous-mêmes : un territoire qui ne serait non pas celui d'une origine fantasmée, mais une région trop peu souvent arpентée, celle de la fantaisie et de l'imagination. Papageno américain, le musicien McCloud Zicmuse orchestre cette dérive verbale rythmée par des élans euphoriques, sans réprimer pour autant la confusion et la mélancolie sourde qui surgissent lorsque l'on se laisse aller aux bruits de la pensée. « Un nouveau monde », annonce-t-il au début du spectacle. Parfois accompagné, parfois contrebalancé par ses comparses, il nous livre la musique intime de son âme, une musique faussement analphabète, tirée d'objets triviaux et quotidiens, qui cherche s'en relâche à s'accorder aux événements de la réalité.

Marion Siéfert – janvier 2016